

# Coopérative Suisse de Consommation à Genève

janvier hebdomadaire de la

**EN INDE**

## Une visite au poète Tagore

Gandhi, sa femme, ses fils, Miraben et plus de trente mille amis pacifiques sont en prison. L'Inde est en ébullition. Dans les villages, les paysans refusent de payer la taxe. Dans les villes, on boycotte les marchandises anglaises.

Tous les jours il y a des assemblées interdites, des cortèges, des piquets, des drapeaux nationaux qui sortent de terre ou des poches. La police arrête les patriotes et disperse les foules à coups de bâtons ferrés. Souvent elle tire dessus. Il y a des morts et des blessés. Les hôpitaux mêmes sont poursuivis et fermés s'ils sont organisés pour soigner ces blessés-là. Nous avons assisté à de bien tristes scènes et vu même un coopérateur éminent qui a été saisi par la police, emmené en auto à quelques kilomètres de sa ville, roué de coups et abandonné au bord de la route.

Les journaux sont censurés ou suspendus. La correspondance est ouverte ou saisie. Nous en avons discuté longuement et franchement avec le vice-roi l'autre jour. Il espère réussir à écraser le mouvement. Nous croyons qu'il se trompe et que le seul résultat est de faire l'unanimité contre l'Angleterre.

Il n'y a qu'à causer avec n'importe qui dans les boutiques, dans les villages, dans les trains en III<sup>e</sup> classe. Il n'y a qu'à voir la foule acclamer les victimes. Il n'y a qu'à compter les portraits de Gandhi et de ses amis Patel ou Nehru, père et fils, suspendus dans toutes les échoppes, dans toutes les chaumières, dans tous les salons, pour comprendre l'illusion d'un vice-roi qui doit essayer la force pour faire autrement que son prédécesseur, plus sage et plus fin observateur des hommes et des choses.

Le réveil sera dur. Déjà les navires anglais sentent le vide produit par le boycott. Nous étions hier chez le poète Rabindranath

Tagore, qui passa l'été dernier à Genève. Il ne demanderait qu'à revenir en Suisse. Il est las d'être un sujet britannique.

Nous l'avons trouvé dans une villa retirée au bord du Gange, à quelques lieues de Calcutta. Le grand fleuve étincelant coule devant la terrasse et brille entre les palmiers. Une grosse barque est amarrée avec deux cabines de bois. C'est là que le poète va dormir la nuit pour éviter les moustiques, nombreux sur la rive.

Rabindranath Tagore est convalescent. Il a maigri. Sa longue barbe blanche s'étend sur sa robe de laine grise. Ses yeux doux éclairent son grand front majestueux.

Il est vibrant d'indignation contre le sort qu'on fait à son pays. Lui qui est d'habitude si modéré, si bienveillant pour les Anglais, dont il admire la culture, nous le trouvons cette fois plein d'amertume.

« Je n'arrive pas à leur pardonner comme notre Gandhi, qui est décidément trop bon, nous dit-il. En refusant de négocier avec leur meilleur ami, ils ont perdu leur cause et offensé l'Inde au plus profond. Ils peuvent mettre en prison tous nos étudiants, tous nos philanthropes, toute notre élite. Ils peuvent détruire le Congrès national. Il n'y en a plus besoin. Désormais, c'est la nation tout entière qui proteste et qui lutte. Plus rien ne pourra l'arrêter, surtout pas la répression brutale, qui enlève le respect. Jadis, elle aurait peut-être inspiré la crainte, mais c'est le mérite de Gandhi d'avoir appris à notre peuple à n'avoir plus peur. La force ne l'impressionne plus. »

Nous parlons bientôt de la Suisse, dont le poète envie la liberté. Entre les colonnes blanches de la terrasse, on voit couler le Gange derrière les bananiers.

Edmond Privat.